



Véronique Bontemps, Nicolas Dot-Pouillard, Jalal Al Hussein
et Abaher El Sakka (dir.)

Penser la Palestine en réseaux

Marseille, Diacritiques Éditions/Beyrouth, Presses de l'IFPO, 2020, 257 pages

par Cannelle Labuthie

Issu d'un séminaire intitulé « Palestine en réseaux » et organisé entre 2011 et 2015 par les antennes libanaise, jordanienne et palestinienne de l'Institut français du Proche-Orient et par l'Université de Birzeit, l'ouvrage codirigé par Véronique Bontemps (CNRS), Nicolas Dot-Pouillard (Ifpo), Jalal Al Hussein (Ifpo) et Abaher El Sakka (Université de Birzeit) dépasse le strict cadre de l'analyse politico-institutionnelle rigidifiée par sa verticalité et sa focalisation territoriale qui oriente, depuis la *Nakba*¹ au moins, la majorité des recherches portant sur la Palestine. Alors que la pandémie de Covid-19 bouleverse le fonctionnement de la recherche académique et isole encore davantage les Territoires occupés, la pertinence du paradigme de réseau se révèle ici pleinement aussi bien dans la forme que dans le fond de l'ouvrage. En pensant et en pratiquant ces réseaux, les auteur-es ont « tissé leur toile de recherche sans pour autant partager des espaces et un territoire communs » (p. 9), outrepassant ainsi les contraintes pesant sur les mobilités.

Le flou définitionnel qui caractérise le concept polysémique de réseau permet d'explorer les formations réticulaires qui innervent la société palestinienne tout en replaçant celle-ci au cœur de circulations transnationales diachroniques. C'est à mettre en relation ce concept malléable avec le champ fécond des études palestiniennes que se sont attaché-es les huit contributeurs et contributrices de cet ouvrage.

Régulièrement réinvestie et repensée par les différentes disciplines des sciences sociales, la notion de réseau, aujourd'hui devenue un « nom de sens commun » (p. 13), connaît depuis ces dernières années une nouvelle impulsion dans le

1. Le terme de *Nakba* (« catastrophe » en arabe) fait référence dans l'historiographie palestinienne à l'exil de la population et à la dépossession des terres qui ont eu lieu après la création de l'État israélien en 1948.

domaine scientifique. Dès l'introduction, V. Bontemps, N. Dot-Pouillard et X. Guignard proposent de revenir sur les usages successifs qu'en ont fait la sociologie, l'anthropologie, les sciences politiques ou encore la philosophie, et sur les nouvelles pratiques militantes induites par ces développements récents. Les auteur-es montrent ainsi comment ces apports pluriels ont permis de surmonter les obstacles théoriques et méthodologiques liés à la prise en compte de phénomènes macrosociologiques tels que l'internationalisation des échanges, l'avènement de nouveaux modes de contestation et l'« émergence d'une société informationnelle », telle que définie par Manuel Castells² (cité p. 13). Il s'agit également de se défaire de dichotomies conceptuelles qui ne sont plus en phase avec la réalité de modes d'organisation caractérisés par la fluidité, la souplesse, l'informalité, voire l'horizontalité. L'ambivalence du concept de réseau, entre « catégorie d'analyse » et « modèle-action » (p. 15), qui découle de cette riche historicité, contribue à renouveler le champ des études palestiniennes. L'approche multiscale et interactionniste adoptée ici permet par ailleurs d'appréhender la diversité des expériences palestiniennes, envisagées non plus à travers leurs ruptures historiques et structurelles, mais sous l'angle de leurs continuités (temporelles, spatiales et sociales) et des stratégies mise en œuvre pour contourner les premières et maintenir les secondes.

Partant de matériaux empiriques variés – entretiens, observations ethnographiques, consultation de réseaux sociaux, récits de vie, productions artistiques –, chacun-e des auteur-es suit les fils qui constituent la trame de dynamiques collectives actuelles en lien avec la question palestinienne, au-delà des Territoires occupés. En s'appuyant sur les témoignages et les trajectoires de celles et ceux qui font ces réseaux, ils et elles participent au renouvellement d'une littérature qui met au cœur de son analyse la pluralité des vécus et des narrations. Cette recomposition fractale d'une histoire palestinienne par le bas et par ses marges s'inscrit dans un courant de recherches initié il y a une vingtaine d'années. La majorité de ces travaux fut consacrée dans un premier temps aux enjeux de la transmission mémorielle dans le cadre d'un processus de morcellement territorial et d'éclatement de la population palestinienne (voir notamment l'ouvrage coordonné par Nadine Picaudou³). Plus récemment, ce renouveau épistémologique s'est manifesté par des mises en récit du quotidien et du local (Emma Aubin-Boltanski, Véronique Bontemps, Beshara Doumani⁴). En nous incitant à penser conjointement Palestine et réseaux, l'ouvrage poursuit cette entreprise qui consiste à extraire la question palestinienne de son supposé exceptionnalisme,

2. Manuel Castells, *L'ère de l'information*, tome 1, *La société en réseaux*, Paris, Fayard, 1999.

3. Nadine Picaudou (dir.), *Territoires palestiniens de mémoire*, Paris, Karthala, 2006.

4. Emma Aubin-Boltanski, *Pèlerinages et nationalismes en Palestine. Prophètes, héros et ancêtres*, Paris, EHESS, 2007 ; Véronique Bontemps, *Ville et patrimoine en Palestine. Une ethnographie des savonneries de Naplouse*, Paris, Karthala, 2012 ; Beshara Doumani, *Rediscovering Palestine : Merchants and Peasants in Jabal Nablus, 1700-1900*, Berkeley, University of California Press, 1995.

autorisant par là même les rapprochements sociohistoriques, aussi distants soient-ils.

La première partie, composée de quatre chapitres, s'intéresse à ce que les réseaux militants offrent en termes de capacité mobilisatrice face aux contraintes imposées par l'occupation et la colonisation israéliennes, et aux échecs de la construction de l'État palestinien. Si les réseaux présentés sont appréhendés « comme une ressource permettant de dépasser le territoire et ses limites » (p. 18), deux contributions prennent pour point de départ l'ancrage local de collectifs militants. En s'intéressant aux mobilisations en ligne autour de la mosquée Al-Aqsa, Elsa Grugeon met en lumière l'importance prise par les réseaux sociaux et le rôle de la jeune génération hiérosolymitaine⁵ dans la défense d'un lieu chargé de symbolique religieuse et (inter)nationale. L'immatérialité de ces mobilisations collectives et l'hyperlocalisation par la référence au lieu saint autorisent de nouvelles formes de lutte, où expériences sensorielles et sensibles sont reliées par interfaces connectées (à l'instar de la campagne « Ton nom depuis Al-Aqsa »).

De même, Minas Ouchaklian décrit la mise en tension, sur le temps long, des réseaux d'appartenance locale et des réseaux fatahoui dans le camp de Balata. Leurs usages par plusieurs générations de jeunes combattants révèlent la manière dont les références identitaires successives à ces réseaux permettent aux *shabâb*⁶ du camp de dépasser des processus de marginalisation politique ou sociale.

Du relais local au relais international, cette prospection sur les redéfinitions des réseaux militants se poursuit avec l'approche de Clio Chavenau, qui se concentre sur les pratiques d'engagement des internationaux dont l'apparente démobilitation est le point de départ de son enquête. Face à la répression israélienne et à la difficile conciliation du statut d'étranger avec celui d'activiste, la mise en correspondance d'actions individuelles à moindres risques, telles que le témoignage ou la consommation à portée politique (*boycott/buycott*), met en évidence la permanence de mobilisations collectives internationales en constante renégociation.

En contrechamp historique, N. Dot-Pouillard retrace les grandes transformations qui ont eu lieu au sein des mouvements de gauche engagés en faveur de la Palestine, de la fin des années 1970 à nos jours. Sur la base d'un matériau original, issu de « [sa] propre mémoire subjective et partisane » (p. 94), mouvements altermondialistes, événements politiques et itinéraires individuels animent cette « toile française de la Palestine » (p. 89).

Dans les contributions de la seconde partie, le réseau est appréhendé comme unité d'analyse depuis laquelle se déploient une multitude de manières d'être au monde et de se définir comme palestinien.ne. On retrouve là l'idée d'une

5. Gentilé qui désigne les habitant-es de Jérusalem.

6. Pluriel de *shâbb*, « jeune homme » en arabe. Le terme fait ici plus précisément référence aux jeunes acteurs fatahoui agissant dans les mobilisations « de rue ».

ethnographie mobile (telle que développée par George E. Marcus⁷) avec pour objet référentiel mouvant la Palestine.

Le décentrement du regard sur la question palestinienne opéré par Jalal Al Hussein qui, délaissant les seuls Territoires occupés, se tourne vers la diaspora, accompagne la prise de distance des Palestiniens du dehors vis-à-vis du projet nationaliste. Si la référence identitaire à la Palestine demeure pertinente, l'éloignement du territoire sans possibilité de retour, la pluralité des statuts juridiques et l'échec des revendications nationales ont indéniablement distendu tant le tissu des relations liant les communautés diasporiques aux Territoires occupés que les délimitations de communautés palestiniennes en constante recomposition.

À l'échelle des migrations internes, Mariangela Gasparotto propose une étude tout en nuances des réseaux de sociabilités qui (re)composent la ville de Ramallah depuis la *Nakba* et l'installation des populations exilées de 1948. Ses trois portraits de nouveaux et nouvelles arrivant-es permettent d'appréhender les stratégies individuelles de transmutations permettant de contourner les normes sociales, et font entrevoir comment ces réseaux configurent espaces urbains, mobilités citadines et modes de présentation de soi.

Poursuivant cette réflexion, Marion Slitine analyse les circulations transnationales qui animent le monde de l'art contemporain « de Palestine » (p. 212), c'est-à-dire les œuvres produites depuis les Territoires occupés. Bien qu'iconographiquement incontournable, la référence à la Palestine s'articule désormais aux ambivalences d'une production artistique évoluant entre local et global, exceptionnalité et universalité.

Najla Nakhlé-Cerruti, quant à elle, envisage la multiplicité des voix palestiniennes, l'intrication de systèmes de référence *glocal* et leur force de projection comme le maillage d'un réseau solidaire. Pièce de théâtre polyphonique d'inspiration extérieure s'inscrivant dans la continuité de formes théâtrales locales, *Les monologues de Gaza* donnent à voir la charge performative « à portée thérapeutique et sociale » (p. 251) de la mise en résonance d'expériences individuelles.

Au fil des chapitres, la succession des jeux d'échelles témoigne de l'importance de processus parcourant des terrains hétérogènes. Dans le prolongement des réflexions initiées par John Collins dans *Global Palestine*⁸, cette approche inter-scalaire permet d'envisager, depuis la Palestine, des phénomènes militants, solidaires et/ou culturels transnationaux. Si la profusion des temporalités et des espaces sociaux présentés peut parfois être déroutante, des thèmes transversaux émergent d'une contribution à l'autre : la jeunesse, les circulations référentielles ou les recompositions des appartenances et des modes d'action. Au demeurant,

7. George E. Marcus, « Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, 24, 1995, p. 95-117.

8. Londres, Hurst & Company, 2011.

cette diversité est constitutive de l'étude des réticularités et rend bien compte du délitement et de l'inaccessibilité territoriaux propres aux expériences palestiniennes. À cet égard, il aurait été d'ailleurs intéressant d'explorer plus en détail les réflexions menées sur les réseaux sociaux en ligne, ne serait-ce que pour souligner l'ostracisation manifeste de la question palestinienne dans les espaces virtuels tels Googlemaps ou Facebook.

Tout en s'éloignant de la question mémorielle, l'apport principal de l'ouvrage réside dans sa profondeur historiographique, que réactualise l'incorporation de circularités et d'acteurs jusqu'alors relégués au second plan. Informels et flexibles, les réseaux palestiniens dévoilés ici ne sont cependant pas idéalisés : leur prétendue horizontalité ainsi que les hiérarchies et les frontières produites en interne sont sondées et débattues. Reste qu'ils s'apparentent autant à des ressources ponctuelles qu'à des stratégies de survie permanentes. Les combinaisons et les (ré)articulations successives, qui apparaissent à la lecture croisée des différentes contributions de l'ouvrage, mettent au jour les capacités créatrices et l'adaptabilité des dynamiques réticulaires à l'œuvre. Ainsi les auteur-es montrent-ils-elles les potentialités exponentielles offertes par le paradigme de réseau, nous rappelant par là même qu'il constitue bien « la force des liens faibles » (p. 21). ■

Cannelle Labuthie est doctorante contractuelle en anthropologie à l'Université de Paris et rattachée à l'Unité de recherche Migrations et Société (URMIS). Ses travaux portent sur les transmissions inter et intragénérationnelles des semences de variétés locales et sur les narrations identitaires palestiniennes en lien avec le végétal cultivé.

clabuthie@gmail.com